

LETTRE

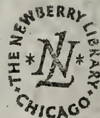
A MM. les Capitaines Pennons de la Milice Bourgeoise de Lyon.

MESSIEURS,

Un simple Lieutenant de la Garde Nationale d'une petite ville de cette province, ose vous écrire cette Lettre, & vous témoigner son admiration pour votre conduite vraiment patriotique ; permettez que je vous fasse l'hommage des sentiments qui m'ont affecté à votre égard, & que, malgré votre modestie, je rende à vos talents militaires & à vos vertus civiles, les louanges qui leur sont dues. Votre obstination à vouloir paroître utiles, & à conserver des grades où votre mérite brille si bien, a charmé tous les bons François : les éloges qu'on donne à votre conduite, passant de bouche en bouche, sont parvenus jusque dans mon village ; &, enchanté, j'ai dit à

mes ſoldats : « Vous voyez comme ces
» Meſſieurs les Pennons de Lyon ſauront dé-
» fendre la conſtitution nouvelle, quand on
» leur en aura fait reconnoître la bonté, puiſ-
» qu'ils ſavent ſi bien défendre cette milice
» ancienne, dont eux ſeuls reconnoiſſent la
» perfection. »

Quelque déſir que j'aie, Messieurs, de vous appeller mes Camarades, j'en ſuis empêché par de puiſſantes raiſons, que vous approuverez vous-même. Quoique je ſois, ainſi que vous, chef d'une troupe de ſoldats citoyens, trop de différence exiſte entre nous, pour que nous puiſſions prendre ce titre de fraternité; chez vous l'orgueil s'en offenſeroit, chez moi ce ſeroit le patriotiſme. Comment, en effet, un petit lieutenant oſeroit-il s'égaler à des Capitaines Pennons, dont l'origine remonte au-delà du treizieme ſiecle? à des guerriers à qui Philippe-le-Bel accorda le privilege de garder leur ville? à des capitaines enfin qui jouiſſent du beau droit d'élire entr'eux leurs freres d'armes & leurs compagnons? Non, Messieurs, je ne vous appellerai point mes camarades, moi qui ne dois mon exiſtence guerriere qu'aux lumieres & au patriotiſme de la préſente génération; moi qui ne puis citer de titres que mon amour pour Louis XVI & mon nom de François; moi, enfin, qui ai été élu par l'unanimité des ſuffrages des habitants de mon canton.



Il eſt vrai que les *Joſſerand*, les *Rigaud*, les *Chevriers*, les *Perronnet*, ces chefs vertueux qui honorerent votre milice dans ſon principe, pour s'élever au grade de Capitaines, n'eurent pas d'autres titres que moi; mais, MM. les Pennons, vous avez perdu leur ſouvenir & oublié leurs exemples, peut-être même entendez-vous les noms de ces dignes citoyens pour la premiere fois; vous êtes comme ces nobles, dont l'orgueil eſt d'autant plus grand, qu'il y a une diſtance plus grande d'eux à leurs ancêtres, & qu'ils leur reſſemblent moins.

Ceci m'inſpire quelques réflexions, ſouffrez que je vous les expoſe :

Autrefois, dans le métier de la guerre, on étoit progreſſivement écuyer, chevalier, banneret; il falloit connoître les détails pour remplir les premieres fonctions : cet ordre étoit indiſpenſable pour s'avancer; mais nos héros modernes ont rejeté ces cruelles entraves ennemies du génie. Sur mer, ils commandent des bâtiments, & ne connoiſſent rien à la manœuvre; ſur terre, un Adonis de ſeize ans, à peine arrivé au camp, ſait la tactique mieux que le ſoldat le plus expérimenté : & vous, MM. les Pennons, enchantés de ces modeles, vous les avez imités; vous êtes comme ces riches qui ſavent tout, ſans avoir rien appris; on vous nomme Pennons, vous n'y ſongiez pas . . . . on vous donne l'accolade, vous commandez,

&, comme on fait, tout va le mieux du monde.

Quelle gloire pour vous le jour de votre réception ! que ces moments sont chers à votre cœur ! Dans votre enthousiasme chacun de vous se croit César montant au Capitole; tambours, clairons, trompettes, tout exprime le plaisir général : Scipion vainqueur, rentrant dans Rome, reçut moins d'honneurs que vous; il ne faut pas s'en étonner, dans Scipion on récompensoit une action connue, & vous, MM. les Pennons, l'on vous félicite d'avance de vos exploits futurs, & l'on ignore quel en sera le terme. Vos soldats, bien frisés, se pavanent sous leurs armes dorées, regardent leurs épées avec complaisance : tels, dans mon village, les petits garçons le jour de St. Nicolas, la rapiere au côté, la cocarde au chapeau, dans la fierté de leur ame, se croient vainqueurs de l'univers. Votre troupe vous suit à la salle des festins; dieux! quelle activité! quelle ardeur!... Non jamais Condé ni Villars n'ont montré tant de zele pour voler aux combats.

Des récompenses & des éloges étoient dus à votre courage; aussi le consulat a-t-il fixé un jour dans l'année, jour bien désiré, bien mémorable, où, au nom de la ville, le commandant vous remercie des services qu'on attend de vous, & vous distribue des lauriers. Chez les Grecs & les Romains, le jour du triomphe suivoit celui de la victoire ; mais

chez nous c'eſt différent, les exploits ſont ſenſés venir après le triomphe ; la raiſon en eſt ſimple, l'un eſt certain, les autres ne le ſont pas ; les triomphes chez les anciens étoient éventuels, chez nous ils ſont périodiques. Le bélier, de retour ſur notre hémiſphere, ramene avec lui votre gloire & vos honneurs ; chacun de vous, à la tête de ſon pennonage bien fleuri, bien aligné, va modeſtement recevoir l'épée d'honneur qui lui eſt ceint des mains du commandant.

J'ai été une fois témoin de ce ſpectacle raviſſant ; il me rappella le ſouvenir de ces chevaliers dévots, qui, dans l'ancien temps, ſuſpendoient au dos de St. Gilles ou de ſaint Nicaiſe, des armes qu'ils deſtinoient à ne plus ſervir.

Votre modeſtie me pardonnera d'avoir offert à vos yeux le tableau ſuccinct de vos ſervices & de vos talents ; je vous devois ce panégyrique, il vous conſolera peut être des mépris qu'affectent à votre égard tous ceux qui ſe diſent bons citoyens : laiſſez les déclamer, & ſouvenez-vous que de tout temps le lot des grands hommes fut d'avoir des envieux & des contradicteurs ; qu'Homere fut critiqué par Zoyle, & que pendant que Céſar ſoumettoit les Gaules à la république, ſes ennemis dans le ſénat condamnoient ſa conduite.

Pennons, l'on oſe vous blâmer de l'eſprit de corps qui s'empare de vous au moment

de votre réception ; on ose vous blâmer de votre plus grande vertu : comment vos antagonistes peuvent-ils ignorer que c'est à l'esprit de corps qu'une association quelconque doit son éclat & sa distinction ? que toutes les républiques anciennes & modernes, que tous les empires doivent à ce seul sentiment la place qu'ils occupent dans l'histoire ? qu'alors que l'esprit de corps s'éteint chez les peuples, leur état se dissout par l'indifférence qu'apportent tous les membres à la chose publique ? Les détracteurs de vos vertus vantent leur amour pour la patrie, eh ! cet ancien amour, renouvellé de nos jours, ne doit-il pas sa naissance à l'esprit de corps ? La France n'est-elle pas une grande association à la prospérité de laquelle tous les François s'intéressent ? La seule différence que je vois entre l'esprit de corps qui embrase tous les François, & celui qui vous domine, c'est qu'ils sont enflammés pour le grand intérêt de leur patrie, & que vous ne voyez que celui de votre petite corporation.

Ils s'étonnent, ces détracteurs, qu'au moment où toute la France s'est formée en milice nationale, où tous ces corps de citoyens militaires, en offrant les sentiments de la fraternité la plus dévouée aux troupes réglées, où tous les François témoignent à l'Assemblée Nationale l'hommage de leur reconnoissance pour le grand bienfait de la liberté, & font le serment de répandre jus-

qu'à la derniere goutte de leur ſang pour ſoutenir la conſtitution & ſes decrets; ils s'étonnent, dis-je, que la ſeconde ville du royaume conſerve ſon ancienne milice, & garde un indigne ſilence (1).

Ils s'étonnent, ces détracteurs, qu'alors que Louis XVI, ci devant roi de France, vient d'être couronné roi des François par la nation, il puiſſe exiſter dans cet empire un pouvoir qui n'émane pas d'elle; ils s'étonnent que ceux qui veulent maintenir ou uſurper un pouvoir injuſte, dès qu'il n'eſt point approuvé par les nouveaux décrets, ne ſoient pas couverts d'infamie. Eh! MM. les Pennons, plaignons l'erreur de ces contradicteurs; ils ne ſavent pas que lors de votre élévation au grade de capitaine, vous n'avez rien promis à la nation, mais tout au conſulat; & que, fideles à votre parole, vous voulez vivre ou mourir avec lui.

(1) Pardonnez, ô Lyonnois! ô mes compatriotes! ce reproche s'exhale du fond de mon cœur, mais je ne l'adreſſe point à vous; je ſais que, malgré tous les efforts que l'on a fait pour empêcher la réunion de vos ſentiments, vous avez adreſſé vos vœux à l'Aſſemblée Nationale, ainſi qu'à la milice de Paris. Croyez que l'on a recueilli précieuſement l'expreſſion de votre patriotiſme, quoique vous ne l'ayez fait que particuliérement; mais ce reproche ſi juſte, ſi mérité, je le fais à vos chefs Ariſtocrates, dont l'aſtuce a retenu l'exploſion de votre patriotiſme, en vous alléguant le déſordre qu'il pourroit réſulter des aſſemblées tumultueuſes.

Permettez, MESSIEURS, que par l'exposé succinct de votre conduite irréprochable depuis le commencement de la révolution, je prouve à vos antagonistes l'étendue de leur erreur; en leur rappellant vos vertus & vos actions, je vous rappellerai aussi à vous-mêmes tous les traits que votre patriotisme a produit, & que votre modestie voudroit nous taire: je sais que vous n'approuverez point le soin que je prends; des hommes aussi vertueux que vous aiment que leurs actions restent dans l'oubli.

Le 2 décembre 1788, si j'ai bonne mémoire, vous présentâtes à signer à vos concitoyens une requête adressée au Roi, fabriquée par un agent de la municipalité, tendante à ce que les officiers municipaux, dépositaires de la confiance de tous les citoyens, conservassent leurs prérogatives, & pussent même être nos représentants aux Etats Généraux: c'est un service que vous avez voulu rendre à votre ville, & j'ai toujours été surpris de son peu de reconnoissance à ce sujet; mais passons, nous verrons que ce n'est pas la seule fois qu'elle a mal jugé de la droiture de vos intentions.

Au commencement de janvier 1789, un grand nombre de citoyens de Lyon se réunirent, sous le nom d'assemblée du tiers état, pour discuter leurs intérêts, & se préparer à la nomination de leurs représentants. *Pleins d'inquiétude sur les suites de cette conduite,*

vous eûtes *recours à l'autorité des* officiers municipaux, *pour prévenir l'effet de ces assemblées nullement représentatives, qui blessoient l'ordre, & décidoient des droits des individus sans leur consentement, &c.* & vous obtîntes de quelques citoyens des signatures que plusieurs se repentirent d'avoir données.

Dans le courant de l'été passé, temps où notre ville étoit agitée de la commotion qui troubloit la France entiere, le cri général des citoyens demandoit une milice nationale. La patrie étoit en danger; les jeunes Lyonnois se présentoient par milliers pour défendre leur ville; les étrangers qui étoient alors dans vos murs, furent étonnés de leur zele & de leur patriotisme : vous vous opposâtes sagement à une réforme dans la milice de votre ville; on attribua cette opposition à votre condescendance aux désirs de votre chef. On vous traita, vous & lui, d'Aristocrates (2);

---

(2) Je prie ce chef de me pardonner le récit de l'anecdote suivante; c'est un poids que j'ai sur le cœur; je l'ai apporté dans mon village, il m'oppresse, & je crois m'en soulager en le confiant au papier.

Un honnête laboureur mon voisin, l'automne derniere, me proposa de l'accompagner à Lyon pour assister à une assemblée d'électeurs de la sénéchaussée dont il est membre. On devoit agiter la question de délivrer cette ville de son comité d'Aristocrates. Quand je ne peux contribuer au bien public, je m'en console en le voyant faire. J'acceptai la proposition avec plaisir, mais l'on a bien raison de dire que le mal se trouve

vous laissâtes passer ces clameurs, & l'emportâtes cette fois. On ne nomma point de chef général à cette brave milice, parce que, pour empêcher une démarche si fausse & si inconséquente selon vos principes, vous fîtes la menace de faire soulever six quartiers.

Oh! MM. les Pennons, quelle cruelle guerre vous eûtes à soutenir! quel courage, quelle prudence vous montrâtes dans une circonstance aussi critique! Vous n'eûtes pas des dangers & la mort à affronter, cette gloire est commune, il vous en falloit une autre. Vous fûtes en butte à tous les traits du ridicule, & demeurâtes inébranlables; votre

---

toujours à côté du bien. Je ne sais comment je pus contenir mon indignation, lorsque je vis ce chef donner un démenti formel à un honnête citoyen qui, avec modestie, proposoit un acte qui auroit honoré la ville; cet acte étoit une adresse à nos sages représentants, où l'on auroit exposé des sentiments opposés à ceux que contient l'indigne mandement de l'évêque de Tréguier, ainsi que de l'assemblée illicite & déshonorée de quelques nobles de Toulouse. Ces deux faits avoient été dénoncés à l'Assemblée Nationale : ils étoient constatés & connus de toute la France. Eh bien! cet honnête citoyen n'en ayant pas les preuves dans sa poche, se vit démentir par ce chef en pleine assemblée; il assura que ces faits étoient faux. Un abbé artificieux, avec un ton affectueux & hypocrite, soutint cette impudence; il n'y eut pas jusqu'à un gros individu, bien.... bien.... bien.... membre du comité, qui ne se permît une sortie contre les sauveurs de la France, & l'adresse n'eut pas lieu...... Oh Lyonnois!

cœur, couvert d'une triple égide, fut impénétrable à tous les ſarcaſmes, & vous vainquîtes.

Vos concitoyens, abuſés par l'eſprit de réforme, vous offrirent, pour rentrer dans leur faveur, de vous purifier par le baptême de la démiſſion; mais cette propoſition étoit auſſi inconſéquente que les précédentes demandes, & vous conſervâtes vos places.

Voilà, MESSIEURS, quelle fut votre conduite; je demande ſi elle a encouru quelque blâme? Qu'on juge ſans partialité, on vous rendra juſtice.

Conſervez, MM. les Pennons, votre milice ſur le pied ancien; ſa réforme ſeroit inconſtitutionnelle, bleſſeroit tous les uſages antiques, & détruiroit votre droit de nommer vos aſſociés & vos ſucceſſeurs. Quelle pitié, en effet, ce ſeroit de voir figurer dans le poſte que vous rempliſſez, des guerriers obſcurs & vils, ſelon vous, à qui vos concitoyens abuſés auroient ſoupçonné quelque mérite. Perſiſtez dans votre obſtination, quoiqu'en diſent les autres cités; quoique Lyon ſoit la ſeule ville de France dont la milice n'eſt pas conforme à l'ordre général (3), peut doit vous importer: des guerriers tels que vous ne doivent avoir d'autre

(3) Voyez la lettte écrite par MM. les Députés de la ville de Lyon, aux officiers de la milice bourgeoiſe.

principe, que celui de vaincre ou mourir pour la caufe qu'ils défendent.

Je fuis, &c.

P. S. Mais qu'apprends-je ? Un de mes amis, fergent dans votre milice, m'annonce que, par une délibération prife entre vous au moment où je vous écrivois cette lettre, vous avez enfin renoncé généreufement à des *places que vous n'exerciez uniquement que pour le plus grand bien de la ville.* Cette conduite doit furprendre tous vos concitoyens qui auroient défiré que vous n'euffiez pas attendu fi tard ; elle furprendra tous les François ; elle m'oblige à chanter la palinodie.

Tous les foldats formant l'ancienne milice de votre ville, s'affembleront bientôt pour élire de nouveaux chefs, fuivant le régime nouveau. Intimement perfuadés de vos vertus & de vos mérites perfonnels, croyez, MESSIEURS, qu'ils fe feront une joie de vous renommer à des places où tous les bons citoyens ont droit d'afpirer. Ah ! c'eft alors qu'avec effufion de cœur, je vous appellerai mes camarades.

FIN.